

## DIVERS

A la prière expresse d'un abonné, nous reproduisons l'article ci-dessous :

### **Chez les Comblers.**

De la neige, durant trois semaines, jusqu'au bord du Léman. Il y a longtemps que cela ne s'était vu. Et cependant nous connaissons des Lausannois à qui tant de blancheur ne suffit pas. La semaine dernière, ils sont allés arpenter les combes de la Vallée de Joux. C'est un pèlerinage hivernal qu'ils accomplissent toutes les années, depuis que leurs skis leur permettent de se jouer des gonfles les plus effroyables, et chaque fois ils y prennent un plaisir nouveau.

A La Vallée, l'hiver est d'une gaité qui rayonne dans les yeux des habitants, aussi bien que dans le paysage argenté. C'est la saison où les chants des sociétés chorales se font entendre avec le plus d'allégresse. Et l'on sait si les Combiens sont passés maîtres en cet art aimable ! L'autre soir, à l'hôtel du Lion-d'Or où étaient descendus les Lausannois, une douzaine de consommateurs entonnèrent quelques-uns de ces airs de chez nous qu'on entend un peu partout. Si pures étaient leurs voix et si prenante leur harmonie, que ces simples mélodies populaires devenaient dans leurs bouches de ces chefs-d'œuvre qui vous secouent d'un frisson voluptueux. Que n'étiez-vous là, monsieur Troyon ! Vous eussiez embrassé ces artistes.

Peut-être l'un ou l'autre d'entre eux faisaient-ils partie de cette phalange de chanteurs qui laissèrent de si inoubliables souvenirs aux soldats de la I<sup>re</sup> division, en 1895. Il faisait une claire nuit d'été, toute brodée d'étoiles. Sept mille hommes, fusiliers, carabiniers, artilleurs campaient sur le plateau de Saint-Oyens. Les feux des bivouacs étaient éteints ; roulée dans ses couvertures, la troupe sommeillait ; on n'entendait que le pas étouffé des sentinelles. Cependant, une quarantaine d'hommes s'étaient groupés silencieusement. C'étaient des Golay, des Meylan, des Rochat, des Reymond, des Piguet, des Lecoultré, des Capt, des Audemars. Dans le grand calme qui planait sur le campement, ils se mirent à chanter la patrie, la nature et l'armée. Leurs hymnes se répandaient doucement sur la plaine, comme l'onde que caresse la brise, et faisaient de cette nuit guerrière une nuit de rêve et de poésie. Autour des chanteurs, les camarades se levaient sur le coude et retenaient leur souffle pour ne rien perdre de cette discrète musique. Des officiers s'avancèrent sur la pointe des pieds, et l'un d'eux, celui de qui nous tenons ce récit, vit deux larmes perler sur les joues du colonel divisionnaire.

Cet amour du chant n'empêche pas les bons gens de La Vallée de s'adonner avec ferveur aux sports de l'hiver et notamment d'entreprendre sur leurs skis de longues excursions dans la montagne. Se guidant avec un flair de

peaux-rouges à travers les labyrinthes du Risoud, ils s'en vont partager un verre de Bourgogne en compagnie de leurs amis de France ; ou bien, ils glissent d'un hameau à l'autre, de la Combe du Moussillon aux Charbonnières, par le Solliat et le Lieu ; d'autres fois, la griserie de la course les pousse tantôt jusqu'au Mont-d'Or, tantôt du côté de la Dôle et du Noirmont ; souvent aussi ils se donnent rendez-vous à l'asile du Marchairuz ou à l'ancienne résidence de la Zazi, au Molendruz, pour y casser une croûte.

Casser une croûte est une manière de dire. Les Combiens ne sont pas seulement des délicats en matière de musique et de chant ; ils tiennent de leurs voisins de France un goût marqué pour la bonne cuisine : aussi ne passe-t-on pas précisément un mauvais quart-d'heure quand on a la chance d'être à table avec eux dans une de leurs confortables auberges.

Une excursion d'hiver qu'ils font d'autant plus volontiers qu'elle leur était impossible avant l'usage des skis, c'est celle qui conduit, le long de la base occidentale du Mont-Tendre, par les croupes du Croset, de la Racine, du Pré d'Étoy et du Mazel, ainsi que par la vaste cuvette du Pré de l'Haut. Il y a là quelques grands chalets solitaires, que la neige remplit quelquefois à moitié, mais qui, par les bourrasques, n'en sont pas moins de précieux refuges. Pour une bonne part plus élevés que le sommet de la Dent de Vaulion, ces parages offrent de belles échappées sur le bassin de Joux, le Risoud, le Jura français et même sur les Vosges. Et puis, tout en n'étant qu'à deux heures de marche du fond de la vallée, on y éprouve dans sa plénitude ce calme où il semble qu'on soit à cent mille lieues des automobiles, des orchestrons, des vendeurs de journaux, des portiers d'hôtels, des disputes politiques et des formulaires d'impôt sur le travail ou sur le loyer.

Selon les hasards de la promenade, le pays disparaît entièrement. On a devant soi que la ligne blanche d'un épaulement neigeux ou que la cime d'un sapin se dentelant sur le ciel. Mais ces fragments de la montagne valent toutes les compositions des peintres impressionnistes. Dans la candeur de l'épaule de neige se modèlent les formes les plus pures que vous puissiez rêver, et le rameau vert aux aiguilles persistantes, dont la mystérieuse chaleur triomphe du givre, vous parle de vie, de renouveau, de la puissance éternelle de la nature.

On ne nous croirait pas, et l'on aurait raison, si nous disions que ces simples spectacles faisaient le seul entretien des Lausannois, ainsi

du givre, vous parle de vie, de renouveau, de la puissance éternelle de la nature.

On ne nous croirait pas, et l'on aurait raison, si nous disions que ces simples spectacles faisaient le seul entretien des Lausannois, ainsi que des habitants du Sentier et du Brassus qui se rencontrèrent il y a huit jours au pâturage

des Quatre-Puits, sous l'arête chenue du Montendre. Comme il convient chez des hommes qui ont travaillé ferme toute la semaine, Combiers étaient d'une gaieté et d'un entrain débordants. Et quelle juvénile ardeur, même chez ceux qui avaient dépassé la cinquantaine ! Sous leurs pas, la neige s'amollissait comme sous le souffle du vent du sud, si bien qu'ils duraient à graisser leurs skis, de peur de demeurer coincés jusqu'au printemps entre le Croset et le Muelet, au chalet de la Racine.

Une dame du Sentier nous le disait l'autre jour : « Ces longs patins de bois sont une véritable bénédiction pour La Vallée ; les jeunes, les vieux, les femmes et les hommes, tout le monde va bientôt passer les dimanches d'hiver là-haut, abandonnant les chambres surchauffées et enfumées pour s'escrimer au grand air. Ça promet de la graine de solides lurons. »

Hum ! Il nous semble qu'en fait de robuste nos compagnons de course ne laissent rien à désirer. On ne pourrait raisonnablement souhaiter poumons plus libres, ni jarrets mieux exercés. Par surcroît de bonne fortune, ces heureux mortels échappent, cet hiver, à la mauvaise grippe. Tandis que la moitié de la population de la plaine y a passé et que l'autre moitié est atteinte, à l'heure qu'il est, personne en haut n'est malade : elle a peur d'eux. Et si vous ne nous croyez pas, ce nous est tout un ; n'oubliez pas, comme dit Rabelais, « un homme de bien bon sens croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit. »

(Conteur Vaudois.)

---



## EN SKI

A l'automne dernier, lecteurs de ce journal, je vous faisais part des impressions ressenties à l'occasion d'une course pédestre à travers le Mont-Tendre, jusqu'aux villages situés au pied de la haute chaîne. Cette excursion, je viens de la refaire en ski, en compagnie de quelques amis, et au risque de vous faire la scie, je ne puis résister au plaisir de venir vous en dire quelques mots, pour la recommander aux amateurs de jolis tours de ski.

Notre objectif était Mollens et Montricher. Pour gagner le premier de ces deux villages il est indispensable d'atteindre en avant du Mont-tendre le plateau occupé par les pâturages du Pré de Ballens et du Pré de Mollens, afin d'attraper la grande route qui descend sur Mollens. Impossible d'agir autrement, car la Côte est si raide et si boisée que l'on ne peut songer à descendre tout droit.

En été, la descente du Mont-tendre jusqu'aux alpages sus-nommés est relativement aisée ; on rencontre cependant moult mauvais lieux, escarpements, bois serrés, etc ; mais il n'y a pas là de quoi arrêter quelqu'un. En hiver, avec la neige croûtée qui est de règle à cette saison, il en va tout autrement et la descente sur le Pré de

Puisqu'il n'y a rien à faire de ce côté, allons, en route pour l'autre !

J'évite soigneusement Chez-le-Maître et le Brassus et, au-dessus de ce dernier village, je constate que des foulées nombreuses sillonnent le beau tapis blanc qui recouvre pâturage, murs et rochers.

En route, je rattrape l'ami Jules qui se promet un fameux dîner à l'Asile. Comme moi il ne conçoit pas une course, si petite soit-elle, si au programme ne figure pas une bonne cassée. Nous arrivons sans encombre à l'hôtel dont le mur est tapissé de skis. Jules les compte vite, car il adore la statistique et il a une merveilleuse mémoire des chiffres. Avec les six paires qui étaient au corridor, je ne me rappelle plus s'il y en avait 121 ou 123. Il faudra que je lui redemande.

Grâce à l'amabilité d'un de mes beau-frères, que je retrouve avec un plaisir infini, je suis bientôt casé et en train de réparer à coups de dents la déperdition anatomique et calorique qui s'est produite à la montée.

Depuis fort longtemps je n'avais été l'hôte du Marchairuz ; j'ai toujours eu la malchance d'y être estampé de main de maître ; mon ami M. m'a même parlé d'un thé qui lui avait coûté salé, très salé même ! Il paraît qu'avec le nouveau détenteur, M. Mercier, homme d'une affabilité



parfaite, on en est revenu à la saine tradition qui veut qu'avec un couple de francs on soit franchement lesté. Aussi je me promets d'y retourner. Pauvre Cernois, comme tu es vite oublié ; comme la nature humaine est pétrie d'ingratitude !

Après le café, voilà nos intrépides chevaliers du Kartenspiel à leur passion favorite. Comment peut-on être si terre à terre ? Sûrement je vais m'ennuyer jusqu'au moment du retour. Détrompez-vous ; de la salle voisine montent bientôt des accents mélodieux : « De nos alpes solitaires, c'est le cor mélodieux... »

Jamais je ne puis entendre ce chant sans émotion ; il est vrai que pour moi tant d'heureux souvenirs s'y rattachent...

Aussitôt, je me faufile parmi cette gaie cohorte à laquelle m'amène le renfort de ma jolie voix ( ? ) de second ténor.

Les heures passent vite, donc abrégeons. Nous arrivons à la « folie » juste à point pour admirer la comète dont le gigantesque balai se plonge peu à peu derrière la ligne sombre du Risoud. « Que le monde est grand, que nous sommes petits », dit un de mes amis du Brassus, parole qui ne me plonge pas peu dans l'étonnement ; et pour cause !

A l'Hôtel de France, nous prenons le coup de l'étrier, histoire de serrer la main à mon ami Louis, dont le vin comme la cuisine ont acquis une juste réputation.

Voilà mes compagnons qui commandent les croûtes ! vite on en dit encore quelques-unes. On répète entre autres ma préférée :

*Mélodie enchanteresse  
Tu pénètres notre cœur  
Tu dissipes la tristesse  
Et nous fait croire au bonheur.*

« Ces messieurs sont servis ! » A ces paroles magiques tous se lèvent. Quant à moi, je m'esquive sans bruit, mais ce n'est pas sans regret.

Vous savez, Monsieur le Rédacteur, on a eu la crise...

Un second <sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> FAVJ du 3 II 1910



**Skis Brassus**

Le Club des skieurs de La Vallée, a fixé ses courses au dimanche 9 février 1913. Le programme comprend : le matin, courses de fond et l'après-midi, courses de vitesse et de sauts. De nombreux et beaux prix récompenseront les coureurs.

Espérons qu'un public nombreux viendra voir les évolutions de nos skieurs et que la neige sera favorable aux skis.

Le comité saisit l'occasion pour remercier les personnes qui ont fait bon accueil à la feuille de souscription qu'il a fait passer dans la contrée.

Donc, rendez-vous pour dimanche prochain au Casse-à-Coq.

**En ski**

A l'automne dernier, lecteurs de ce journal, je vous faisais part des impressions ressenties à l'occasion d'une course pédestre à travers le Mont-Tendre, jusqu'aux villages situés au pied de la haute chaîne. Cette excursion, je viens de la refaire en ski, en compagnie de quelques amis, et au risque de vous faire la scie, je ne puis résister au plaisir de venir vous en dire quelques mots, pour la recommander aux amateurs de jolis tours de ski.

Notre objectif était Mollens et Montricher. Pour gagner le premier de ces deux villages il est indispensable d'atteindre en avant du Mont-tendre le plateau occupé par les pâturages du Pré de Ballens et du Pré de Mollens, afin d'attraper la grande route qui descend sur Mollens. Impossible d'agir autrement, car la Côte est si raide et si boisée que l'on ne peut songer à descendre tout droit.

En été, la descente du Mont-tendre jusqu'aux alpages sus-nommés est relativement aisée ; on rencontre cependant moult mauvais lieux, escarpements, bois serrés, etc ; mais il n'y a pas là de quoi arrêter quelqu'un. En hiver, avec la neige croûtée qui est de règle à cette saison, il en va tout autrement et la descente sur le Pré de Ballens peut présenter de sérieuses difficultés au skieur qui aurait l'intention d'y aller au petit bonheur.

Si au contraire on passe par le couvert dit des Sorciers, le chalet de Druchaux, la descente jusqu'au fond du Pré de Ballens est un jeu, une vraie descente pour pères de famille. On découvre de suite une pente unie, déboisée, le long de laquelle on se laisse glisser avec délices, sans crainte de tomber ; au seuil qui sépare la combe du Pré de Ballens de celle du Pré de Saint-livres, on tourne à gauche et l'on continue à descendre d'une allure faite de sécurité pleine et entière.

Sur le plateau du Pré de Mollens, on fait naturellement halte pour admirer les Alpes blanches qui émergent de l'océan de brouillards et puis aussi pour sentir

les caresses de cet étincelant soleil des hauteurs qui vous grise et vous pénètre jusqu'à la moelle. Du chalet du Pré de Mollens, on découvre sans peine l'engaîne du chemin qui conduit en bas. Ce chemin se compose essentiellement de quatre grands lacets de 2 km chacun. A notre avis, il n'a qu'un défaut : l'inclinaison pêche par excès de modération. Néanmoins, nous glissons, mais pas assez vite au gré de nos désirs. Ce qui nous console, c'est que ceux qui viendront après nous et utiliseront notre piste pourront faire de la vitesse.

Quant au retour, une voie unique est à disposition, si l'on veut reprendre le train au Pont, celle qui de Montricher, par Chardevaz, aboutit au chalet et à la route de Mollendruz. Dès Montricher, la route de Chardevaz prend de la hauteur et monte ferme. Elle n'est pas battue et il s'agit de tracer une piste dans de la neige croûtée. A la descente, ce serait vraiment magnifique, les contours exceptés, qui sont très brusques.

A la ferme de Chardevaz, perdue au milieu des neiges et des bois-taillis, on a fait le gros de la montée ; on peut donc souffler, s'arrêter un instant et jeter un regard d'admiration aux Alpes illuminées par les rayons dorés d'un soleil couchant. La partie visible de la plaine est noyée sous une brume vaporeuse qui n'exclut pas une certaine translucidité et communique à ce pays, que nous ne sommes pas habitués à contempler sous la neige, une figure triste et endeuillée.

De Chardevaz, le chemin pointe droit contre la montagne, toujours au milieu des buissons nés d'une coupe rase ; au bout de quelques minutes, surgit une bifurcation ; il faut prendre à droite pour atteindre le chalet de Mollendruz ; si vous embouchez le chemin qui continue tout droit, vous aboutirez par la Combe de la neige aux Prés de l'Hault.

Parvenus à la grande route de Mollendruz, à la Fontaine froide, le plus simple est, semble-t-il, de la suivre tout bonnement jusqu'à la gare du Pont. On peut faire mieux, savoir retourner quelque peu en arrière et attraper la vieille route qui épouse la dépression de la partie supérieure du vallon du Nozon. Et la descente le long de cette route déclassée est un émerveillement : de la neige poudreuse, glissante, qui n'a pas encore senti le soleil de 1917 et un paysage hivernal fait de frimas intacts.

En décrivant sommairement les parties essentielles de l'itinéraire parcouru, il n'entre nullement dans mon esprit, l'idée de vanter la performance de mes compagnons et la mienne. Skieurs de force moyenne, inhabiles, du moins moi, à la gymnastique sportive, nous n'avons pas la présomption de croire que nous avons faite quelque chose d'extraordinaire, bien au contraire. Mais nous avons fait un joli tour, une course charmante qui, à tous, a laissé le meilleur souvenir. Et le but de ces lignes ? C'est essentiellement d'inviter des skieurs à nous imiter, à sortir des itinéraires et des buts conventionnels. Nul doute que si une fois ou l'autre, quelques-uns cèdent à notre suggestion et se laissent entraîner par notre exemple, ils n'éprouvent des jouissances semblables à celles que nous avons ressenties dans le cours de cette traversée de la haute chaîne. S.A.

En bonus !

### **Le Jura en hiver** – FAVJ du 25 XII 1912 –

Le Jura repose en paix sous son manteau de givre. La neige comble les chemins, efface les sentiers, ensevelit barrières et clôtures ; elle nivelle tout. Et plus haut que les forêts sombres, les vastes étendues blanches dessinent le relief éclatant des sommets.

Dans les bois, tout est ouaté, assourdi, silencieux ; un calme profond règne au large des clairières et des pâturages naguères si animés. La vie semble s'être arrêtée.

Mais dans les localités semées dans les vallons, étagées sur les pentes, l'activité règne, intense ; la ruche bourdonne et travaille. Une population laborieuse et forte envoie sur tous les points du globe la masse énorme de ses produits sortis de ses ateliers et de ses fabriques. Sous son manteau de neige, le Jura a comme un redoublement de vie.

Cependant, l'hiver a aussi ses charmes, et si la neige met un terme aux promenades aimées de l'été, elle apporte avec elle des plaisirs impatientement attendus. Vive la luge, le patin, le ski. ! Vive la neige ! Ils s'en donnent à cœur joie, l'ouvrier, la patron, enchaînés durant de longues heures au travail absorbant, l'écolier assoiffé d'air et de liberté. La vie semble meilleure quand on chausse ses patins, quand on file sur sa luge, quand on dévale la pente en skis. Si le climat est âpre et rude, comme aussi le travail et la lutte pour l'existence, les sports d'hiver apparaissent comme une compensation pour le montagnard.

La pratique du ski est devenue promptement populaire. Mais le prix des « lattes » est relativement élevé, et dans les familles nombreuses ce serait une vraie ruine si le papa disait « oui » à filles et garçons. Alors les gamins tournent la difficulté et les vieilles futailles ont une vogue extraordinaire, inattendue. Ils avisent les douves, clouent dessus de vieux souliers, agencent savamment courroies et ficelles et les voilà lancés, abordant les pentes les plus raides et pratiquant le saut avec succès. Dans les concours locaux les « douviers » forment une catégorie intéressante, classée, disputant les prix avec ardeur.

Le ski n'est pas seulement un engin de course sportive, il est un merveilleux moyen de transport. Il ouvre toutes grandes les portes des vastes plateaux enneigés. L'espace lui appartient. Avec lui on gravit prestement les sommets, et l'on *boit* les kilomètres à la descente. Comme porté sur des ailes d'oiseau, le skieur vole sur la pente, s'enivrant d'air, de lumière et d'espace !...

Et grâce au ski, la neige profonde qui essouffle et exténue, n'est plus, pour l'ascensionniste, un obstacle ; elle ne ferme plus pour lui le chemin de la montagne aimée. Si même celle-ci se fit grise et âpre, si elle s'enveloppe de brouillards, il l'aborde quand même, et met en jeu pour la vaincre son endurance, sa volonté, sa force. C'est alors une lutte qui le grandit, quand il en sort victorieux.



Mais le skieur aime surtout à évoluer quand le temps est beau, en plein soleil, en plein azur. Qu'une course est belle, alors, à travers les sapins mouchetés de neige, sur les pentes cristallines, vers les régions de lumière et de pureté !

Le charme particulier des courses d'hiver dans le Jura est que les Alpes, presque toujours voilées, invisibles durant l'été, apparaissent resplendissantes dans la clarté idéale de l'atmosphère.

Il arrive souvent que sur les hautes crêtes que le vent a balayées, de larges bandes de gazon se découvrent, tapis jauni mais moelleux quand même, sur lequel il fait bon s'asseoir pour jouir pleinement du spectacle grandiose qui s'offre aux regards. Presque toujours on trouve du bois à proximité et, comme l'on dispose d'un peu de temps, on allume un joli feu clair, qui est bien le plus agréable compagnon qui soit. On dispose également quelques pierres en forme de foyer et, comme par hasard, on trouve dans le sac un « caquelon » noirci qui n'est plus à sa première. On en tire encore une bouteille de vin blanc, du fromage : le collègue spécialiste officie selon les rites et... quelle bonne fondue !

Comme on jouit énormément de la belle soirée, on se décide d'attendre le coucher du soleil qui s'annonce glorieux. D'ailleurs, pourquoi redescendre si tôt ; la bouilloire commence à chanter, un arôme exquis s'échappe de ses flancs ventrus : le vin chaud est prêt. Et tandis que les Alpes rougissent, que le couchant flamboie, on le déguste longuement. Les pipes sont allumées, la causerie se fit plus intime et la nuit est tout à fait tombée quand on songe au retour.

Heureux le montagnard qui peut, qui sait s'accorder ces joies. Elles ponctuent délicieusement le long hiver jurassien.

Chers collègues de la plaine, qui regardez d'un œil compatissant la ligne sombre et sévère du Jura, « venez voir de quel air nous vivons en montagne ».

L. Jaccard-Lenoir<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Cet auteur n'est pas comier et l'on aura remarqué à quelques détails que l'ambiance n'est pas rigoureusement la même que si l'un d'ici l'avait décrite. Mais il s'agit de point de détails et ce beau texte restitue la joie et la magnificence de la découverte du ski par nos prédécesseurs, alors même que le matériel restait encore rudimentaire.